

Une visite moûtiéraine insolite

Rares sont, aujourd'hui, les habitués des cimetières de ville, ou de gros bourg, mis à part ceux que la sépulture d'un proche motive à s'y rendre... Mais les vieux Moûtiérains, dont, je suis, ne s'y retrouvaient pas seulement sur la tombe familiale ! Si, aujourd'hui, le deuil d'un ami, voire d'une simple connaissance, nous réunit à la cathédrale, nous avons pris l'habitude d'y aller nous incliner sur le cercueil et de présenter nos condoléances à la famille, qui en est proche. Cela se pratique, depuis un certain temps, avant le début de l'office religieux ; si l'on n'a pas pu procéder de la sorte, il est encore possible de réparer à la sortie : sur le parvis de la cathédrale, la famille est disponible pour échanger quelques mots avec ceux qui le souhaitent. Puis, cette famille est, le plus souvent, la seule à suivre, en voiture le fourgon des pompes funèbres conduisant le cercueil au cimetière.

Autrefois, c'était bien différent ! On ne retrouvait pas le défunt à l'église, mais chez lui. On suivait à pied, en cortège, son cercueil placé dans le fourgon mortuaire, jusqu'à la cathédrale. Puis, après la longue messe des morts, un autre cortège se formait pour l'accompagner à pied, à travers les rues de Moûtiers, jusqu'au cimetière. Si le mort était une personnalité locale, le cortège comprenait plusieurs ecclésiastiques, assez souvent l'évêque, les musiciens, pour un dirigeant d'association on pouvait y voir, par exemple, les gymnastes de l'Association sportive de Tarentaise, les conseillers municipaux regroupés, s'il faisait partie du conseil, et, s'il faisait partie de la section mutuelle l'Union, les membres précédés de leur bannière. Au cimetière, les discours étaient prononcés, le cercueil était salué par l'ensemble des présents, l'un après l'autre bien sûr, puis la famille allait se poster à la sortie du cimetière, où elle était suivie de tous les participants, qui leur présentaient alors, un par un, leurs condoléances, ce qui prenait du temps et laissait le loisir de faire le tour du cimetière pour s'incliner devant les tombes de ceux qu'on avait connus. Comme ils étaient nombreux, et dispersés, on finissait par avoir une certaine mémoire des tombes et de leur emplacement. Toute jeune, j'en avais déjà remarqué au passage certaines dont les stèles révélant les noms et qualités des personnes ensevelies, complétaient ce que j'en savais déjà, ou pouvait aussi provoquer des interrogations. Plus tard, c'est donc tout naturellement que j'y suis retournée pour photographier certains monuments, lorsque je me suis intéressée aux maires, députés et autres personnalités moûtiéraines.

Une visite moûtérienne insolite

Et puis, récemment, on a pu constater une campagne de repérage des tombes semblant à l'abandon, en vue de décider de leur suppression éventuelle pour retrouver de la place propre à de futures sépultures.

Bien sûr, cela n'est pas nouveau ! Je me souviens d'avoir été très déçue de ne pas retrouver la tombe des Carquet, le père ayant été député au parlement sarde, puis député et sénateur de la République, après le rattachement de la Savoie à la France, et son fils député, lorsque le père était devenu sénateur. En sortant du cimetière, j'avais eu la désagréable surprise de lire, placardé, l'avis de désaffectation de leur tombeau : je l'avais donc manqué de peu !

Je savais aussi que, souvent, le marbrier intervenant à l'occasion de ces désaffectations, récupérait pierres et stèles, ce qui avait abouti, par exemple, à retrouver dans le mur de soubassement de la maison Perrotin, avenue des Belleville, en revenant du cimetière, une ancienne stèle servant de base à cette maison, comportant cette inscription : « Sous cette pierre repose le chevalier Maurice de Charbonneau commandant de la Tarentaise » ! Il paraît que certains passants croient vraiment qu'il repose là.

Avouez qu'il est un peu surprenant d'y trouver là son souvenir... J'ai cherché des précisions supplémentaires aux archives diocésaines où j'ai pu lire que le 22 janvier 1830 était mort à Moûtiers, âgé d'environ 62 ans, le chevalier Maurice feu Joseph de Charbonneau, né à Aiguebelle, commandant de la province de Tarentaise, commandant de 1^{ère} classe, chevalier des ordres des saints Maurice et Lazare et de celui de Savoie*. Mais je n'ai pas réussi à savoir quand la stèle avait quitté le cimetière, pour être incorporée dans la construction de la maison Perrotin.

Or, parmi les tombes actuellement visées par le programme ... de récupération, figure celle du chanoine Emprin qui fut secrétaire de l'Académie de la Val d'Isère pendant 20 ans, jusqu'à son décès en 1939. Nous en avons parlé en réunion de bureau de la dite académie et Lucienne Guillerme est venue avec moi découvrir non seulement cette tombe, mais le cimetière qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de parcourir ; elle a repris des photos, ce sont celles qui vous seront présentées, au cours de la visite à laquelle vous êtes conviés, car c'est une façon de découvrir ou de réviser l'histoire de la commune et aussi celle de la province de Tarentaise, à travers celle de Moûtériens qui l'ont particulièrement servie.

Une visite moûtérienne insolite

- *L'ordre de Savoie avait été créé, à titre militaire, le 14 août 1815 par Victor Emmanuel Ier. Plus ou moins abandonné il fut remis à l'honneur en 1855 par Victor Emmanuel II, mais il est rare de le trouver cité.*

LAISSUS

La partie la plus ancienne du cimetière est située contre les murs de gauche ; de l'entrée nous nous dirigeons donc sur notre « senestre ».

Dans cette travée arrêtons-nous d'abord devant l'imposant caveau de la famille Laissus. On peut y lire quelques indications, que l'on va compléter, car la famille qu'il abrite est, sans contexte, l'une des plus remarquables de notre ville à plusieurs titres. Le dictionnaire biographique de la Savoie, consulté aux archives départementales, la mentionne comme étant « l'une des plus anciennes de Tarentaise comportant trois médecins d'une valeur incontestée ».

Le premier de cette lignée est Alexis Laissus, né à Saint-Martin de Belleville (le 19 novembre 1802). Il a épousé, à Moûtiers, (le 16 juin 1836) Marie Hélène Virginie Dunand, fille du notaire Jean Marie Dunand, originaire des Chapelles, qui a fondé en 1826 une chapelle sous le vocable de Saint-Yves en la cathédrale de Moûtiers. Cette chapelle fut remplacée par celle dédiée au Saint Sacrement, et on y transféra le tableau de Saint-Yves que vous y avez sûrement tous vu. Les témoins du mariage Laissus-Dunand ont été l'intendant de province, Orsi, et César Desforges, qui était alors percepteur à Moûtiers et deviendra plus tard trésorier provincial ; on le constate le docteur Laissus fait déjà partie de la bonne bourgeoisie moûtérienne.

Il a fait partie du conseil municipal de Moûtiers après le rattachement de la Savoie à la France, de 1860 à 1865, mais avait déjà été syndic (ancien titre de nos édiles sous le gouvernement sarde) ce qui est mentionné sur le caveau. On y lit aussi qu'il a été directeur des Eaux de Brides : on fait bien sûr référence aux eaux thermales, et aussi qu'il fut décoré de l'Ordre des saints Maurice et Lazare.

On doit ajouter que, dès 1835, il avait fait éditer à Lyon un « manuel du baigneur aux eaux thermales de Brides » dont on sortait, en 1859, la quatrième édition. Dernière précision, avant l'élection de 1860 il était fermier de l'établissement

Une visite moûtérienne insolite

thermal de Brides, c'est-à-dire qu'il en assurait la direction, pour le gouvernement sarde propriétaire.

Après un enfant baptisé « dans le sein de la mère » en 1834, Camille est accueilli dans le foyer Laissus le 8 novembre 1835. Célèbre docteur Laissus ! La lecture du dictionnaire déjà cité nous apprend qu'il a été chevalier de la Couronne d'Italie mais aussi de l'Ordre d'Isabelle la catholique d'Espagne, Officier d'Académie, et vice-président de l'Académie de la Val d'Isère.

On peut y lire aussi « il a su rendre les beautés de son pays dans un volume de 500 pages La Savoie La Tarentaise ». Sur le tombeau on ajoute qu'il fut inspecteur des Eaux de Brides.

Il mérite qu'on développe un peu plus son cursus, à commencer par sa biographie. Né à Moûtiers en 1835, il y mourra le 31 mars 1924 « à l'âge respectable de 88 ans et 4 mois » selon l'acte de décès. Il a épousé en 1866 à Chambéry Marie Félicie Dullin, dont le père était président de la Cour Impériale de Chambéry. Quatre enfants naîtront de cette union.

Comme son père avant lui, le docteur Laissus a rejoint le conseil municipal en 1874. Il a 39 ans, est entouré de l'estime de ses concitoyens, il est choisi comme deuxième adjoint. Il est ensuite réélu sans discontinuer jusqu'en 1900. En même temps, il est devenu conseiller général du canton de Bozel depuis 1871, année où il bat son prédécesseur le comte Greyfié de Bellecombe (par 452 voix contre 341). Il conservera son siège jusqu'en 1881. En 1879 il est membre du Comité départemental de la Savoie en vue de l'exposition universelle de 1889.

Il fut aussi maire de Brides-les-Bains et membre du Club Alpin Français.

Pour nous, membres de l'Académie de la Val d'Isère, il a aussi une particulière importance : le 29 janvier 1865, des notables moûtériens, religieux et laïcs, s'étaient réunis en vue de constituer la Société dont nous nous honorons aujourd'hui d'être membres et dont le nom fut adopté lors de la séance constitutive du 12 juin 1865. Camille Laissus fut l'un de ces membres fondateurs, il la présida à compter du 1 octobre 1910 « titre qu'il affectionnait particulièrement » dira Mgr Termier dans l'homélie qu'il prononça lors de sa sépulture, en 1924.

Il a écrit de nombreux ouvrages, (28) dont beaucoup sont consacrés à Brides et au thermalisme. Et, bien sûr, il exerça son activité médicale jusqu'à un âge

Une visite moûtiéraise insolite

avancé, et fut chargé aussi de soigner les malades de l'hospice et des prisons moûtiéraises.

Pendant de nombreuses années, les Moûtiérais ont dû préciser, lorsqu'ils évoquaient un docteur Laissus, Laissus père ou Laissus fils ! car il faut dire aussi quelques mots de Laissus fils, Eugène Jean Alexis né le 10 mai 1869 à Moûtiers.

Il a épousé à Chambéry Caroline Arbod dont le grand-père était médecin à Aix-les-Bains.

Ce couple a eu huit enfants. Les vieux Moûtiérais, seuls, se souviendront des plus âgés dont Madame Houlon, l'aînée, mais tous nous avons connu le plus jeune, né en 1920, Jean-François, qui venait aux séances de l'Académie, à laquelle il a fait don de tableaux, de livres, et du beau coffre qui se trouve au musée, après avoir servi au caissier des Salines Royales. Il faut préciser qu'après la faillite de la société qui avait racheté les dites salines, terrains et installations ont été vendus aux enchères, ce qui avait permis au docteur Laissus père d'acheter de vastes terrains – que le docteur Laissus fils revendra, à l'approche de la dernière guerre- mais aussi quelques objets dont ce coffre.

Le dernier médecin de la dynastie Laissus, a, lui aussi, écrit des ouvrages consacrés aux eaux thermales, dont certains en anglais. Il est décédé aux Allues le 26 août 1944 et a été sépulturé à Brides où les trois docteurs ont successivement occupé une maison, construite par le premier semble-t-il, et où la plupart des enfants d'Alexis sont nés.

Une visite moûtérienne insolite

Antoine BORREL et famille BERNARD-GRANGER

Les tombes d'Antoine Borrel et de la famille Bernard-Granger sont voisines, et semblables, à une différence près, mais qui est de taille : sur l'une, repose une croix de taille imposante et sur l'autre une plaque de la « Pensée tarine » dédiée à son camarade, jouxtant celle offerte par le Conseil général à celui qui fut si longtemps son président. Lors de la communication que j'avais consacrée à Antoine Borrel, je m'étais longuement étendue sur les liens qui ont uni le Libre Penseur et la famille Bernard-Granger, je ne reviendrai pas sur le sujet, que vous pouvez retrouver sur le site de l'Académie.

Je voudrais seulement évoquer ce soir le dernier membre de la famille Bernard-Granger à avoir été enterré ici : Geneviève, elle nous a quitté en 2010 ne laissant que des regrets après une vie bien remplie au service de ses concitoyens, au sein du conseil municipal, de la Croix-Rouge et d'autres œuvres sociales qui lui valurent d'être nommée Chevalier dans l'Ordre national du Mérite en 1974.

Une visite moûtérienne insolite

ARNOLLET

Les Arnollet que j'ai pu retrouver, offrent la particularité d'avoir tous eu comme prénom « François », ce qui ne facilite pas toujours les attributions à l'un ou l'autre membre de cette famille réputée.

Des visites au cimetière de Saint-Marcel m'avaient fait remarquer les beaux caveaux où étaient évoqués Pierre François (1775-1851) François Marie (1812-1866) et Pierre François (1837-1904) les deux derniers avaient pourtant épousé deux Moûtériennes, issues de la bonne bourgeoisie locale. Dans la ligne de la tradition familiale, François Marie naît à Moûtiers, c'est l'aîné des huit enfants de Pierre François. Il est évident que les parents y vivaient, pourtant je n'avais trouvé aucune pierre tombale à leur nom à Moûtiers...et pas non plus de mention de François Marie sur la belle stèle de Saint-Marcel ! Pourtant, il fut une personnalité moûtérienne de premier plan. Âgé de 25 ans il épouse à Paris en 1887 une jeune personne de Montluçon, mais on le retrouve rapidement à Moûtiers, en qualité d'avoué, puis d'avocat, membre puis président de l'Académie de la Val d'Isère, mais aussi membre du Touring Club de France. Mais il doit surtout sa renommée à ses œuvres d'écrivain, toutes éditées à Moûtiers. Les énumérer vous montrera son éclectisme : en 1889 paraît « Les Keutrons », glorifiant nos très anciens ancêtres, puis, en vingt pages, il présente en 1890 « Alpines, fleurs et faune », en 1891, paraît « La chanson de l'Isère », en 1894 une pièce de théâtre, dont le titre évocateur « Moûtiers tout le monde descend » trouve prétexte dans l'arrivée du train à Moûtiers. Il a aussi fait éditer une carte légendée intitulée « Vue panoramique du Mont-Jovet » et pour finir, en 1895, un ouvrage de référence « Nos Alpes Isère et Dorons » qui constitue un memento pratique du baigneur et du touriste aux stations thermales et de montagne de Tarentaise. Tous ces ouvrages peuvent être consultés à la bibliothèque de l'Académie de la Val d'Isère.

Vous avez peut-être lu, sur le site de notre société, un passage du « Journal d'un poilu », il fut écrit pendant la Grande Guerre par le dernier François (Marie Auguste Hippolyte) le fils de l'auteur précité, né le 18 octobre 1893 à Moûtiers, notaire dont nous avons gardé le souvenir. (Son successeur à l'étude sera Maître Fumex). Ce notaire taquinait la muse, en 1948 il fait éditer à Moûtiers « Mélanges poétiques » et à Avignon en 1956 « Nouveaux poèmes ».

Une visite moûtérienne insolite

Les personnes de ma génération ont bien connu ses enfants Pierre, employé à l'usine de Pomblières et Michelle, encore vivante à Annecy. Elle a fait toute sa carrière en qualité d'archiviste aux Archives départementales de la Haute-Savoie et c'est elle qui a remis à l'Académie le journal de son grand-père « Le Journal d'un poilu » que vous pouvez y voir comme aussi sur le net.

Michelle et Pierre étaient les enfants d'Emilie Basso, épousée par François en 1920, voilà la clé de l'énigme : on ne trouvera pas de tombe Arnollet à Moûtiers, les derniers représentants de cette famille ont été accueillis dans l'imposant double caveau des Basso, entrepreneur de renom.

Une visite moûtérienne insolite

DUCLOZ

En 1988, le Congrès des sociétés savantes des Pays de Savoie réunit, à Moûtiers, des historiens réputés (sous la présidence de Jean Nicolas). Le sujet choisi était « Notables et Notabilités en Pays de Savoie ». Marius Hudry choisit d'y présenter le maître-imprimeur moûtérien François Ducloz.

A notre tour, nous allons célébrer sa mémoire, mais pas seulement la sienne... car la lecture des noms inscrits sur la stèle du caveau de François Ducloz va nous permettre de rendre hommage à quatre générations de libraires, et imprimeurs moûtériens.

Le premier cité est Jean Nicolas Ducloz (1813-1860) qui épouse à Moûtiers en 1846 Jeanne Marie Vizioz. Il est dit alors « libraire à Paris ». Ses deux premiers fils y sont nés, probablement, car on ne trouve pas leurs noms dans les registres de baptême de Moûtiers. Ils meurent dans notre ville, par contre très jeunes, et sur les actes de décès on mentionne que leur père est, toujours, « libraire à Paris », la mère étant dite « rentière à Moûtiers ». Leur fils, François Victor naît en 1850 à Moûtiers, sans qu'aucune mention n'accompagne le métier de libraire accolé à son père. Peut-être était-il revenu chez nous pour y créer une librairie ; en effet, quand il meurt en 1860, il est dit libraire, sans plus. Son épouse travaillait-elle à ses côtés ? On lit souvent que le père a envoyé son fils faire ses études à Genève en 1863. Or on vient de voir qu'il était déjà décédé. Peut-être avait-il pu conseiller ce cursus avant de mourir ?

A la librairie Cherbuliez à Genève, puis à l'imprimerie et maison d'édition Delagrave à Paris, le jeune Ducloz apprend son métier. En 1870 au début de la guerre il s'engage et retourne ensuite chez Delagrave. Il ne revient à Moûtiers qu'en 1872 ou 1873, et y exploite la librairie fondée par son père, peut-être avec sa mère.

En 1873, le journal local signale qu'il a eu l'autorisation d'installer un chalet en bois, à Brides-les-Bains, pour y vendre le journal. En 1876, le seul imprimeur moûtérien est encore Marc Cane, qui édite l'Echo des Alpes dont on signale qu'il est en vente à la librairie Ducloz. En 1878 le même journal informe que la

Une visite moûtérienne insolite

librairie « François Ducloz fils » vient de s'installer maison Reyne et Arnollet, à l'angle de la rue Cardinale et de la Grande Rue. C'est là qu'il créera sa première imprimerie, et on peut lire dorénavant dans l'Echo des Alpes les publicités du libraire-imprimeur et découvrir, avec curiosité, que dans sa librairie on trouve aussi un grand choix de papiers peints, de glaces de toutes dimensions, et de l'encadrement. Puis à la rentrée scolaire 1878-1879 il ajoute, à côté des fournitures scolaires, de la coutellerie et de l'orfèvrerie de table ! Il propose aussi des cartes de visite : enfin une confirmation de ses débuts d'imprimeur.

Fin 1887, Ducloz a l'opportunité, à la suite de la faillite du banquier Gonthier, d'acheter, par adjudication, une grande maison sur la Grande Rue puis une autre qui lui est accolée, quai de la République, comportant au total quatre magasins et deux étages d'appartements.

Ces grands locaux permettent à la librairie et surtout à l'imprimerie de s'épanouir. Chez Ducloz se vendent, à côté des journaux locaux, le Progrès, le Lyon Républicain, le Petit Journal, l'Echo de Paris, l'Agriculture Moderne, la Libre parole. Ses opinions républicaines vont très vite conduire François Ducloz à éditer lui-même le journal Le Tarin qui sera suivi de l'Avenir des Alpes, puis du Radical des Alpes. Il accueillera le jeune Antoine Borrel comme apprenti typographe et le formera de telle sorte que, beaucoup plus tard, le futur sénateur créera son journal le Petit Savoyard, faisant suite au Radical des Alpes.

En même temps, Ducloz édite ou réédite quantité d'ouvrages, de Roche, ancien directeur des Salines Royales, du Dr Laissus, du baron Perrier de La Bâthie, de François Arnollet, de bien d'autres encore, mais, surtout, il va réimprimer « L'introduction à la vie dévôte » de saint François de Sales, avec reprise des illustrations empruntées à l'édition de 1651. Trois éditions de cet ouvrage vont être proposées aux acheteurs :

- 500 en deux volumes, vendus 30 francs,
- 50 sur papier du Japon, numérotés, vendus 60 francs
- et « magnifique cadeau pour mariage et fête » dit-il, 20 exemplaires sur papier Japon de la Manufacture impériale du Japon et enluminures à la main pour la bagatelle de 500 francs.

Une visite moûtiéraise insolite

Pour comparaison, « Nos Alpes Isère et Dorons », volume de 460 pages écrit par Arnollet est vendu 2 francs 50 à la librairie Ducloz !

Ne doutant pas de la qualité de son travail, Ducloz le présente à diverses expositions, en France et à l'étranger. Dès 1889, il obtient une médaille de bronze, en imprimerie, à l'exposition universelle de Paris. Puis, ce seront des médailles d'or et des Grands prix, en 1892 à Amsterdam, en 1894 à Lyon, à Bruxelles en 1897 et Turin en 1898. Je n'ai cité que les plus importants.

Dernière précision il sera rapidement nommé président du Syndicat des Maîtres-imprimeurs savoyards.

Tout cela suppose l'aide des machines les plus perfectionnées, d'un nombreux personnel. Cela va nécessiter l'installation dans des locaux plus importants, si bien qu'en 1902 il fait construire une grande maison, au bout d'un chemin desservant les ateliers de soieries établis alors dans ce quartier excentré, proche de l'avenue de Salins. Il va baptiser, « symboliquement » dit Marius Hudry, cette allée « avenue Gutenberg ». Cette appellation restera utilisée, malgré les réaménagements successifs du quartier.

Mais peut-être a-t-il vu trop grand, ou bien était-il plus artiste que gestionnaire, comme on peut le lire sous la plume d'Hudry ? En tout cas, il est mis en situation de liquidation judiciaire le 2 juillet 1908. En décembre, on procède à la mise en adjudication par ventes aux enchères des immeubles de la Grande Rue et du Quai de la République (où devait être restée la librairie plus accessible aux acheteurs de journaux ?) et d'une maison située à Aigueblanche qui avait été acquise par son père. Après criée, puis folle enchère, le tout est adjugé pour plus du double de la mise aux enchères, ce qui lui permet semble-t-il, de conserver la propriété de l'avenue Gutenberg. Car la consultation des fiches d'état civil concernant ses descendants, dont son fils Antoine né en 1882, sûrement formé au métier par son père, permet de constater que les enfants d'Antoine naissent dans l'avenue Gutenberg en 1911 et 1913, d'un père dit imprimeur.

Mais François a dû être très éprouvé par ces déboires commerciaux, il meurt en 1912 à Domène (Isère) où il a obtenu un poste de receveur ruraliste. Difficile de dire depuis quelle date il l'occupait.

Une visite moûtiéraise insolite

En effet, il faut ajouter qu'il avait été promu chevalier de la Légion d'honneur, par décret du 7 octobre 1904, sur proposition du ministre de l'Industrie des

Postes et Télégraphe, mais le brevet correspondant ne lui parvint qu'en 1909, toujours adressé avenue Gutenberg à Moûtiers, d'où il adresse accusé de réception.

Comme vous le voyez la stèle fait mention de tous les Ducloz déjà évoqués, sans oublier les derniers nés de la famille, Gabriel et Maurice qui ont exploité après leur père, dans les années 30, l'imprimerie située rue Basse de la Gare, où les Moûtiérais se souviennent encore avoir connu leurs successeurs, Nallet et Locatelli dans les années 40 ; puis Calop, Missu s'y installeront plus près de nous. Dernière précision, Gabriel Ducloz est parti fondé une imprimerie à Saint-Jean-de-Maurienne, en 1935, mais lui et son épouse, Anne-Marie fille du troisième docteur Laissus, sont également mentionnés sur la stèle.

L'abbé Hudry disait déjà, en 1988 « qu'il était juste de tirer François Ducloz de l'oubli, surtout à Moûtiers ».

C'est pourquoi j'ai consacré à cette famille plus de temps qu'aux autres personnalités moûtiéraises.

Une visite moûtiéraise insolite

VIZIOZ

A la droite de la tombe Ducloz et à la gauche de la tombe de la famille du Verger, une autre plus modeste concerne la famille Vizioz.

La simple évocation de ce nom ramène au plus célèbre restaurant moûtiérais, situé square de la Liberté. Prenez le livre « Moûtiers à la Belle Epoque » écrit par Marius Hudry et Michel Jaulnes, vous y lirez une belle description de l'hôtel de La Couronne, précisant qu'il existait déjà avant 1860, et qu'en 1864 le docteur Trésal notait que « de sa cuisine, se dégage une odeur à donner de l'appétit à un trappiste ».

L'hôtel s'est trouvé trop petit pour accueillir le banquet servi le 11 juin 1893 pour l'inauguration de l'arrivée du chemin de fer et donc de la gare moûtiéraise, mais les cent quarante convives ont dégusté un menu concocté par Antoine Vizioz. Après divers hors d'œuvres, il leur a été servi : bouchées à la reine, saumon à la sauce tartare, filet de bœuf financière, galantine de volaille en Bellevue, poularde du Mans rôtie... suivis de fromages et desserts variés dont je vous épargne le détail.

Ses activités de maître d'hôtel n'ont pas empêché Antoine Vizioz de participer à la vie communale. Entré au conseil municipal en 1884, il y est sans cesse réélu, et deviendra maire en 1925.

La stèle du cimetière mentionne son décès, en 1926, et celui de son épouse en 1942. Puis, on y lit le nom de leur unique fille, suivi d'un autre nom que celui des Vizioz, Raimond.

Lorsque j'avais travaillé sur les maires de Moûtiers, j'avais été frappée par le fait que la fille d'Antoine Vizioz, Marie-Louise, devenue Madame Barnaud sage-femme que les plus âgées de nous ont connue, avait elle aussi fait partie du conseil municipal (une des premières femmes à en faire partie) de 1947 à 1953, elle y avait été remplacée par son gendre Fernand Raimond : c'est cette remarquable lignée au service de notre ville qui est évoquée sur la stèle du cimetière.

Une visite moûtérienne insolite

Famille Du VERGER

La famille Du Verger est pratiquement la seule famille noble ayant vécu dans notre cœur de Tarentaise. Elle a résidé à Moûtiers dans un petit château, agrandi vers 1865, que vous connaissez sûrement. Il était agrémenté d'un grand parc, de vergers et jardins, dont la plus grande partie a fait l'objet d'une expropriation pour la construction du collège.

Mais la résidence ancienne des Du Verger était le château situé à Grand-Cœur, hélas rasé il y a une douzaine d'années. Rappelons que jusqu'à la Révolution, Grand-Cœur se nommait Saint-Thomas de Cœur (plus anciennement Saint-Thomas de Cors). On trouve ainsi Christophe Gaspard, dont on écrit, lorsqu'il décède en 1801, qu'il était : baron de Saint-Thomas, seigneur de Melphes et de Bozel, chevalier des Maurice et Lazare, époux de Catherine de Chabod de Saint-Maurice (de très noble famille !).

Le titre de baron a été porté pour la première fois par son grand-père, Gaspard, major général des troupes de sa Majesté (tous les Du Verger ou presque ont été de grands militaires) et c'est lui aussi qui, le premier, porte le nom de Du Verger au lieu de Duverger en un seul mot. Né en 1680, ce noble personnage qui fut Grand-Croix des Maurice et Lazare, prestigieuse décoration donnée par la Maison de Savoie, fut tué à Château Dauphin en 1744 et on précise « mort l'épée à la main ».

Le fils de Christophe Gaspard, premier à porter le titre de baron, est Henri Marie Charles né en 1756. Ses neuf enfants naîtront encore tous à Grand-Cœur, mais à partir de 1840 certains mourront à Moûtiers où la résidence, secondaire jusque-là, devient petit à petit principale. L'épouse d'Henri Marie Charles est une de Marestel. C'est la première notée sur la stèle du tombeau de notre cimetière, que nous allons lire ensemble, car elle est pleine d'intérêt. La veuve d'Henri Marie Charles, la baronne Polixène, est décédée en 1831, mais son époux était mort en 1794, en Val d'Aoste, où il était capitaine dans le régiment genevois, combattant contre les troupes révolutionnaires françaises. Bien entendu son corps n'a pas été rapatrié, cela se pratiquait d'ailleurs fort peu, même si la distance avait été beaucoup plus courte. De ses nombreux fils, seul l'aîné porte, bien sûr, le titre de baron, les autres sont seulement chevaliers. Citons Marie Melchior Athanase... celui-ci meurt à Minsk, en Russie, en 1812, en qualité de

Une visite moûtérienne insolite

capitaine, chef de bataillon au service de la France, à laquelle la Savoie était réunie pour la première fois.

Vous savez qu'en 1814 notre Tarentaise a été, à nouveau, rattachée au royaume de Piémont Sardaigne. Vous ne serez donc pas étonnés de lire l'épithète consacrée au premier baron enterré à Moûtiers : elle nous apprend que le baron Henri Charles du Verger a été chambellan des rois Charles Félix et Charles Albert, charge très honorifique, remplie auprès de deux souverains, ayant régné le premier de 1821 à 1831, et le second de 1832 à 1849. Décédé en 1842, âgé de 62 ans, Henri Du Verger n'a donc pas pu vivre jusqu'à la fin de ses jours à la cour de Turin.

Son frère, le chevalier Joseph Marie Rémy le suit dans notre lecture de la stèle, on indique qu'il a été décoré de l'ordre des Maurice et Lazare et qu'il fut ancien maire de Moûtiers. Ajoutons qu'il a été trésorier royal, vice-intendant de la province, et, effectivement, syndic de Moûtiers de 1847 à 1849. Comme il est décédé en 1863, donc après le second rattachement de la Savoie à la France, on a utilisé le terme français : maire, qui a remplacé le titre sarde de syndic.

Le suivant est le chevalier François Du Verger de Saint-Thomas. Nous pouvons lire, avec difficulté pour les noms de lieux, qu'il fut capitaine dans l'armée française, blessé à la bataille de Coulmiers (près d'Orléans) en 1870 et qu'il est mort dans sa vingt-neuvième année le 12 mai 1871.

Lui a donc pu être ramené à Moûtiers, pour y être enterré dans le caveau familial avec son père le chambellan des rois sardes. Sa mère l'y rejoint en 1885, puis son frère aîné, l'héritier du titre de baron, en 1895. Pendant la guerre de 1870, ce dernier a été mobile au camp de Sathonay, mais rien qui ait mérité d'être inscrit sur la stèle. On lui attribue les travaux d'agrandissement du château de Moûtiers, où naîtront ses enfants. Son épouse décède deux ans après lui, vous pouvez le vérifier en lisant les énonciations de la stèle où le dernier nom mentionné est celui de sa fille Marguerite, décédée en 1932.

On a dû rajouter une plaque pour garder le souvenir de leurs deux fils : d'abord le chevalier Gaston Du Verger : encore un militaire puisque qu'on mentionne son grade de commandant. Son cursus militaire l'aurait conduit d'abord au 1^{er} Hussards de Valence comme engagé volontaire, puis à Sétif en Algérie. Le dernier nommé est Régis Marie Joseph Charles Du Verger, dont on n'a pas jugé bon de préciser le titre de baron, mais on a mentionné ses décorations :

Une visite moûtiéraine insolite

officier de la Légion d'Honneur et Croix de Guerre, obtenues au titre de la guerre de 14-18. Il fut lieutenant au 97^{ème} de Ligne de Chambéry, puis œuvra à l'Etat-Major de Grenoble. En 1923, il avait épousé demoiselle Hocédé du Tremblay, mais le couple n'eut pas d'enfants. C'est donc à Jean Victor, son neveu, que le titre de baron échut. Ce dernier baron partage avec sa tante une dernière plaque, qu'on a dû rajouter pour elle, décédée en 1966, et lui, en 1993.

Comme beaucoup de vieux Moûtiérains, je garde le souvenir de la baronne, une femme toujours souriante, presque toujours vêtue de blanc, pendant ses séjours estivaux à Moûtiers, offrant aux commerçants dont elle était cliente des brassées de fleurs de lilas, ou autres, de son jardin.

Les rares passants qui maintenant s'arrêteraient devant la tombe des Du Verger et liraient les épitaphes seraient, je pense, bien perplexes s'ils ignorent tout de l'histoire de notre Savoie. Peut-être cela leur donnerait-il l'envie d'en connaître un peu plus ?

Une visite moûtériaine insolite

CRUD Jean Philippe



Académie de la Val d'Isère
Monique Gherardini

Une visite moûtérienne insolite

Non loin de l'imposante tombe de la famille Duverger, repose, sous une pierre de forme triangulaire originale, Jean Philippe CRUD. La lecture de la stèle qui la coiffe, est à la fois instructive et émouvante. Il y est écrit « A la mémoire de Jean Philippe CRUD, colonel, chevalier des saints Maurice et Lazare, commandant militaire du Chablais, puis de Genève après la campagne d'Italie de 1848, décédé à l'âge de 74 ans le 12 avril 1871, sa veuve inconsolable ».

Né à Moûtiers le 4 septembre 1796, voilà donc un concitoyen devenu colonel, que les armes ont rendu célèbre en même temps qu'elles lui ont valu des charges importantes, et d'être décoré de la plus haute distinction de la maison de Savoie. La tombe est accompagnée, hélas, de la notice signalant sa déshérence.

Pour peu qu'on ait visité le musée de l'Académie de la Val d'Isère, on a pu remarquer son sabre, ses épaulettes et ses décorations, qui y sont exposés (mur de droite en entrant).

Le dictionnaire biographique de la Savoie nous apprend que la famille Crud était installée à Moûtiers depuis le début du XVIII^{ème} siècle. En dehors du colonel Crud, elle a donné naissance le 12 mars 1851 à Jean Marie Philippe, dit Joanny ou Joannès, qui fit partie du conseil municipal, de 1884 à son décès en 1907 et fut maire de 1901 à 1904. Le même dictionnaire précise qu'il fut président de la fanfare Les Tarins, président de la société de Secours mutuel, administrateur de l'hospice. Il s'est aussi beaucoup impliqué dans l'Académie de la Val d'Isère.

Droguiste de profession, après sa mort, ses enfants ont vendu le fonds à Marcel Romet, des Abrets, que certains d'entre nous ont connu et dont la fille Suzanne est membre de l'Académie de la Val d'Isère. La tombe où il repose fait partie aussi de celles notées en déshérence.

Une visite moûtériaine insolite
Révérend Joseph Marie EMPRIN



Académie de la Val d'Isère
Monique Gherardini

Une visite moûtérienne insolite

Comme celle du colonel Crud, la tombe du chanoine Emprin devrait disparaître de notre cimetière. La simple lecture de la stèle, même si l'on n'a aucune connaissance de la personnalité de cet ancien curé des paroisses de haute Tarentaise, nous interpelle car elle indique que Joseph Marie Emprin a été, jusqu'à son décès, secrétaire perpétuel de l'Académie de la Val d'Isère. Son décès est survenu en 1939, ce n'est pas assez ancien pour que le cursus du chanoine Emprin figure dans le dictionnaire biographique. Mais Moûtiers, à cette époque, est encore le siège d'un évêque, Mgr Terrier, et un bulletin diocésain, « La quinzaine religieuse » y est édité, il va être notre meilleure source de renseignements. On y lit, tout d'abord, qu' « avec le chanoine Emprin disparaît une figure originale, type accompli du prêtre érudit, non d'une érudition rébarbative, mais d'une science dont la précision s'agrémentait d'une bonhomie non sans malice ».

Puis le bulletin retrace le cursus de ce Santaférain d'origine, né le 3 avril 1865, au cœur de la Santa Terra. Il a fait ses études à l'école apostolique des Pères de la Salette, a été ordonné prêtre en Avignon, en 1893, alors qu'il est surveillant au collège des Jésuites de cette ville. Il revient à Moûtiers en 1894, est nommé surveillant puis professeur au Petit Séminaire. Il y reste jusqu'en 1901, et rejoint alors la haute Tarentaise, où il est nommé successivement curé à la Gurraz de Villaroger, puis de Villaroger, jusqu'en 1912. Il est ensuite affecté à la cure de Valezan où il restera 11 ans. Il vient ensuite se retirer à Moûtiers...mais sa retraite se fait studieuse. Membre effectif de l'Académie de la Val d'Isère depuis 1899, il en avait été élu secrétaire perpétuel en 1919. Avec conscience et amour, il s'était appliqué à l'étude de l'histoire de la Tarentaise. Par ailleurs, Mgr Termier l'avait revêtu de l'hermine et du manteau des chanoines de Tarentaise en 1928. Puis l'évêque qui avait une grande estime pour lui, l'a nommé membre de son conseil.

L'abbé Marius Hudry lui a succédé en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie de la Val d'Isère en 1944. Mais il faut préciser que de la date du décès d'Emprin à la nomination de Marius Hudry le secrétaire perpétuel de l'Académie de la Val d'Isère a été le chanoine Pierre Gaspard, qui était aussi le rédacteur de la Quinzaine religieuse.

En 1964 le congrès des sociétés savantes se tient à Moûtiers et donnera à notre regretté abbé l'occasion d'évoquer les 100 ans d'activité de notre société et de rendre hommage à ses prédécesseurs. Du chanoine Emprin il dit qu'il pourrait

Une visite moûtiéraise insolite

être appelé le Pic de la Mirandole de l'histoire de la Tarentaise. Botaniste, il a constitué un herbier important, qui se trouvait alors à l'Université de Montpellier. L'abbé Hudry évoque les monographies que le chanoine Emprin a consacré à sa vallée d'origine, en particulier celle de son village natal, Sainte-Foy : « C'est une mine incroyable de renseignements, il a tout noté ! » dit-il avec admiration. L'abbé Hudry ajoute qu'il faisait part de ses trouvailles lors des réunions mensuelles de notre académie « pendant vingt-et-un ans il ne s'est passé aucune séance sans qu'il parle au moins une fois » précise l'abbé Hudry.

Pour terminer, si vous ne l'avez pas encore fait, je vous invite à lire les monographies citées plus avant : vous ne pourrez que regretter qu'il ne se soit pas intéressé à votre paroisse d'origine.

Une visite moûtiéraine insolite

Les 21 et les Tirailleurs Nord-Africains

Le monument vers lequel nous nous dirigeons ensuite ne risque pas de disparaître, mais pour certains d'entre nous, fait partie de notre vécu et mérite que nous l'évoquions : c'est celui consacré aux « 21 ».

En 1944, la prise de Moûtiers, encore aux mains des Allemands, a donné lieu à des combats acharnés, qui ont abouti à une première libération de la ville le 6 août 1944 (journée dont j'ai des souvenirs très précis et très durs) à l'issue de laquelle la garnison allemande dont la kommandantur était installée à l'hôtel Terminus, se rendit.

Mais des troupes allemandes, se repliant du Vercors vers la frontière italienne, mènent ensuite des combats violents qui aboutissent à la reprise de la ville, la semaine suivante.

Les Allemands demandent alors aux Moûtiérains âgés de 17 à 35 ans, de se réunir place des Victoires, d'où on les conduit aux casernes, le 17 août. Il convient de noter que d'autres personnes, plus âgées, y avaient été directement internées, peut-être sur dénonciation ; cela a dû être le cas, par exemple, pour Marc Hotellier, âgé de 42 ans, alors que certains articles de presse récents mentionnent « 21 jeunes ». Le 18 août, les familles furent averties d'avoir à leur amener aux casernes nourriture et objets de toilette. Le 19, quelques supposés « terroristes » furent durement interrogés et regroupés isolément, soupçonnés à tort ou à raison d'être proches de la Résistance.

Le même jour on procéda de même à Pomblières, où après interrogatoire, d'autres malheureux « grossirent le nombre des infortunés » selon l'expression utilisée par Edmond Sibut, qui relate les faits dans « Tarentaise 1940-1945 », après avoir fait partie lui-même des hommes réquisitionnés puis relâchés.

L'abbé Muyard, curé de Pomblières, avait été arrêté lui-aussi.

Le 21 août, on relâche les détenus des casernes pour n'en conserver que 21 et, dans la nuit du 22 au 23 août, les Allemands quittent Moûtiers en direction de l'Italie, emmenant avec eux vingt-et-un otages, dont l'abbé Muyard qui avait refusé d'être relâché.

Une visite moûtiéraise insolite

Suit une longue attente de presque une année, pour qu'enfin on informe les familles et la population elle-même qu'un charnier vient d'être découvert sur le flanc italien du col du Petit-Saint-Bernard, le 18 juillet 1945. De plusieurs fosses sont finalement extraits, vingt-huit cadavres, car d'autres otages de Bozel, du canton d'Aime, Bourg-St-Maurice et Sées avaient rejoint nos vingt-et-un martyrs. Tous ont été fusillés avant d'être enterrés, on nous a dit qu'ils avaient probablement creusé eux-mêmes leur fosse.

Lorsque je vous dis que la population moûtiéraise fut informée, je dois préciser que ce fut d'une atroce façon : des photos des cadavres furent exposées dans les vitrines de divers magasins de la ville. Pour moi, je les ai découvertes en rentrant de l'école Sainte-Thérèse, attirée par la vue de nombreuses personnes qui stationnaient devant la boulangerie Verthuy. Quand, à mon tour j'ai pu regarder les photos qui s'y trouvaient, j'ai reconnu tout de suite Marc Hotellier que nous connaissions bien, pourtant je peux vous assurer que le spectacle était horrible.

Les funérailles des vingt-et-un otages moûtiérais se sont déroulées le 28 juillet 1945. On a pu lire dans les journaux que quatre mille personnes y assistèrent. Après la célébration d'une cérémonie religieuse place des Victoires, par Mgr Terrier, ancien évêque de Tarentaise, revenu pour la circonstance de son diocèse de Bayonne, les vingt-et-un cercueils ont été placés sur trois camions puis portés un par un dans les travées du cimetière pour y être inhumés.

Le monument érigé au cimetière de Moûtiers a fait l'objet d'une souscription publique et fut inauguré le 6 septembre 1946.

D'autre part une stèle a été érigée à Terre Noire, par la commune de La Thuile le 28 août 1950. Une cérémonie commémorative y est célébrée chaque année.

Devant le monument dédié aux « 21 », vous avez sûrement pu remarquer les tombes de Tirailleurs Nord-Africains.

Les combats pour la libération de Moûtiers ont opposé aux Allemands principalement des Résistants. Mais en même temps, la libération des villages de haute Tarentaise s'effectue du 7 août au 6 septembre 1944 « sous la pression des troupes coloniales » nous dit Célestin Freppaz dans son livre « La haute Tarentaise dans la tourmente ».

Une visite moûtériaine insolite

En effet, la 1^{ère} compagnie du 3^{ème} régiment de Tirailleurs Nord-Africains était associée aux maquisards savoyards, pour la libération de notre territoire.

Monsieur Freppaz souligne les violents combats, par exemple autour du Roc Noir, « pris et perdu, repris et reperdu encore par des Tirailleurs Nord-Africains ». Il ajoute qu'ils ont accompli des prouesses occasionnant des pertes sérieuses dans leurs rangs, et que les Tirailleurs Algériens, décimés, ont dû être relayés par des Tirailleurs Marocains. « Nous vîmes défiler les fils de l'Arabie dans nos villages ».

Une visite moûtériaine insolite

MAYET



Académie de la Val d'Isère
Monique Gherardini

Une visite moûtérienne insolite

Avant de quitter le cimetière, prenons quelques minutes, pour constater ce que l'on peut faire des stèles, lorsque la tombe entière ne peut être conservée. Contre le mur de droite, c'est-à-dire dans la partie plus récente du cimetière, on a souhaité que l'une d'elles ne risque pas de se trouver en réemploi.

On a soigneusement conservé cette stèle accrochée au mur, nous invitant à garder en mémoire un autre personnage remarquable de notre vieille cité.

Il s'agit de Daniel Henri Mayet, qui est né le 18 juillet 1815 à Bourg-Saint-Maurice, où d'autres membres de sa famille se distinguèrent également. Daniel Mayet est procureur auprès du tribunal de Moûtiers en 1843. Il prend en 1848 une première épouse, qui décède peu après, puis, en 1860, une deuxième épouse qu'il perdra en 1864. Son frère Maurice, avocat à Moûtiers, en est aussi le premier maire en 1860, après en avoir été plusieurs années syndic. Daniel entre au conseil municipal en 1863, au décès de ce frère, et dès 1865 sera « le plus fort en voix » aux élections qui suivent.

Il avait cédé sa charge de procureur, toujours en 1863, restant avoué, puis deviendra juge de paix à Bozel en 1870.

Poussé par son neveu Charles Mayet, alors maire de Bourg-Saint-Maurice, et conseiller d'arrondissement, il se décide alors à entrer en politique ; il est élu député en 1876, contre Bérard, député de l'Empire, après avoir bien sûr démissionné de son poste de juge. Il siégera à gauche, considéré comme radical sera réélu en 1879 et 1881. En 1885 il ne se représentera pas...il est vrai qu'il a alors 70 ans, mais cela ne l'empêche pas de redevenir juge de paix pour le canton de Bozel où il conservera cette fonction jusqu'en 1895 ! Ajoutons que sa popularité lui avait permis de remplacer Camille Laissus en qualité de conseiller général de Bozel en 1885.

En 1896, après la démission de Charles Alexis Jarre, il occupera quelques mois le poste de maire de Moûtiers.

Cet homme politique et homme de loi, était, comme son neveu Charles, très intéressé par les questions d'élevage. En 1892 il a été nommé Officier du Mérite agricole par Sadi Carnot à l'occasion du premier centenaire de la Révolution :

c'est la décoration qui est représentée au centre de la couronne qui orne la stèle. Mayet était alors président du Comice agricole. Il a laissé une brochure

Une visite moûtérienne insolite

fort intéressante, dans laquelle il indiquait les principaux caractères de la race tarine.

Enfin on a pu aussi le trouver directeur de l'établissement thermal de Brides, où il possède une belle propriété, et en 1900 président du Syndicat d'initiative de cette commune. Mais 1900 est aussi l'année de son décès et je n'ai pu trouver depuis quelle date il occupait cette fonction. En tout cas, une vie bien remplie au service de la collectivité, dans de multiples domaines.

La lecture de la stèle heureusement conservée fait mention de membres de la famille Reyne. Il faut donc que je précise, que sept ans après le décès de sa deuxième épouse, il avait convolé à Albertville avec la fille d'un avoué de cette commune, et que de ce mariage il avait eu une fille, Sophie, née en 1873, qui épousera successivement deux membres de la famille Reyne, deux frères qui, de ce fait, ont partagé le caveau Mayet lorsqu'il existait encore.

J'ajoute que le souhait de conserver certaines des stèles du cimetière a été également émis, pour des raisons de respect envers le beau travail de sculpture réalisé par les marbriers d'autrefois par celui qui fut chargé de la rénovation du cimetière, hélas il ne fut pas entendu et beaucoup de belles œuvres aboutirent à la décharge, mais c'est peut-être alors que la stèle Mayet et sa belle décoration ont été sauvées ?

L'heure tourne, et il nous faut interrompre notre visite. Nous aurions pu bien sûr évoquer encore beaucoup d'autres Moûtériens célèbres, en nous penchant sur leur tombe. Au cours de nos séances du mercredi, certains nous ont été présentés, rien ne vous empêche d'avoir une pensée pour eux si vos pas vous conduisent au cimetière, pour d'autres découvertes plus ou moins nostalgiques.